

Mac

Mario Cloutier

Numéro 165, juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, M. (1993). © Compte rendu de [*Mac*]. *Séquences*, (165), 52–53.

Firm, cette morale est parfois contradictoire. Le film de Sydney Pollack nous donne l'impression d'être à la fois anti et pro-droite. Ainsi, bien que le couple McDeere (et le spectateur) soit révolté par le rôle de femme de l'avocat avec enfants et sans travail que l'on veut faire jouer à Abby McDeere, la conclusion du film, assez hâtive et ambiguë, est menée par un propos qui ramène le bonheur à un contexte très conservateur et simpliste: le bonheur dans le retour à la case départ, ou dans la petitesse.

À l'instar de sa croisade pour la moralité et la justice, **The Firm** n'offre aucune véritable surprise sur le plan de l'esthétique cinématographique. Pollack a bâti ici un formidable produit commercial qui devrait pouvoir séduire un large public, puisque le film s'appuie sur des thèmes facilement identifiables: l'amour, la famille, la fidélité, la morale, la droiture, etc. Le tout est très efficacement ficelé par une intrigue complexe mais pas trop, question de s'assurer la participation constante du spectateur tout au long des généreuses 160 minutes que dure le film. Cent soixante minutes de technique cinématographique impeccable, appuyée par un rythme soutenu dosant avec application suspense et humour, coups de poings et tendresse. Mais ici Pollack demeure plus technicien qu'auteur.

L'élément le plus intéressant de **The Firm** est sans doute la musique de Dave Grusin. Se limitant au seul piano de Grusin qui génère tout, de la mélodie aux percussions, la partition musicale colore le film d'une atmosphère feutrée, et bluesée. Il s'en dégage une idée de confort et d'élégance, surprenante au début, mais qui devient bien vite parfaitement à propos. C'est bien là la seule audace du film qui, aussi divertissant puisse-t-il être, ne lèguera rien de vraiment inoubliable.

Carlo Mandolini

THE FIRM (LA FIRME) — Réal.: Sydney Pollack — Scén.: David Rabe, Robert Towne, David Rayfiel, d'après le roman de John Grisham — Phot.: John Seale — Mont.: William Steinkamp, Frederic Steinkamp — Mus.: Dave Grusin — Son: David MacMillan — Déc.: Richard MacDonald — Cost.: Ruth Myers — Int.: Tom Cruise (Mitch McDeere), Jeanne Tripplehorn (Abby McDeere), Gene Hackman (Avery Tollar), Hal Holbrook (Oliver Lambert), Ed Harris (Wayne Tarrance), Holly Hunter (Tammy Hemphill), Gary Busey (Eddie Lomax), David Strathairn (Ray McDeere), Wilford Brimley (William Devasher) — Prod.: Scott Rudin, John Davis — États-Unis — 1993 — 154 minutes — Dist.: Paramount.

Mac

On a beaucoup parlé de l'importance de la famille pour John Turturro dans son premier film comme metteur en scène, **Mac**. L'oeuvre est dédiée à son père, tandis que sa femme, Katherine Borowitz, joue le rôle d'Alice. Mais encore plus que cela, **Mac** reflète l'esprit de famille élargie qui anime John Turturro, ainsi que la fidélité et le respect qu'il voue à ses modèles, parfois amis, Spike Lee,

M. Badalucco,
C. Capotorto et
J. Turturro



Joel et Ethan Coen, sans oublier Martin Scorsese et Federico Fellini.

D'entrée de jeu, la caméra glisse au ras du sol, cherchant ses marques dans le béton frais sous la pluie diluvienne. Cette caméra ultra-légère et malléable rappellera un des traits stylistiques qui ont fait la réputation des frères Coen. Une caméra qui bouge constamment, découvrant la beauté et l'art dans le quotidien.

«Si vous détestez votre travail, vous détestez votre vie. Moi, j'aime mon travail», dira Mac, dans ce rôle d'anti-héros qui sied bien à John Turturro. Ou encore: «Il y a deux façons de faire les choses, la bonne et la mienne. Les deux sont les mêmes.» Ces maximes émises par le personnage principal résumant admirablement le message du film. La vie se réduit alors à calculer l'emplacement parfait pour l'érection d'un madrier. Tout ce qui compte demeure la satisfaction du travail bien fait.

Cette fierté poussera les frères Vitelli à fonder leur propre entreprise de construction après la mort de leur père. Les temps sont durs et la compétition féroce, mais rien n'empêchera l'aîné, Mac, d'aller au bout de son obsession pour le travail. Il entraîne dans son sillage ses deux frères, Vico et Bruno, ainsi qu'une jeune femme juive qu'il épousera. Les Vitelli finissent par construire et vendre un lot de maisons au prix de l'aliénation familiale. Caressant d'autres rêves, Vico et Bruno laissent Mac à son atavique besoin de poursuivre l'idéal ouvrier.

Cette promiscuité avec les valeurs traditionnelles italiennes rapproche Turturro d'un grand cinéaste italo-américain dont il a suivi les conseils pour **Mac**, Martin Scorsese. Le film de Turturro procède du même souci que celui de l'auteur de **Mean Streets** pour une histoire cousue de dialogues simples et bien sentis, de gestes cent fois repris et de réalités de la vie ordinaire. Le cinéaste dépeint avec justesse les effusions et les excès latins des tempéraments parfois explosifs des frères Vitelli.

Quant à Fellini, il est là tout près, dans la bande sonore. Dans certains passages bien sûr, notamment dans cette scène grand-guignolesque où Mac et son ennemi juré, un entrepreneur polonais, se battent, accompagnés d'un air d'opéra, mais surtout dans l'utilisation du hors-champ. John Turturro utilise habilement voix, murmures et bruits

pour remplir l'image de détails pittoresques et personnels. La mère se fera ainsi davantage entendre que voir. Dans un autre délicieux épisode fellinien, le père se relèvera d'entre les morts pour commenter à ses fils la piètre qualité de son cercueil.

Pour faire de ce premier film une réussite, John Turturro a donc su assumer parfaitement ses influences afin de les inscrire avec sensibilité dans un récit à saveur biographique. Il est secondé par des acteurs méconnus, qui proviennent de la scène théâtrale new-yorkaise et composent des personnages crédibles et semblables à des parents italiens qui pourraient, beaucoup plus que tous les Léolo de la terre, être les nôtres, comme ils sont ceux du cinéaste. Dans le générique final, John Turturro laisse d'ailleurs entendre la voix de son père aujourd'hui décédé, voix captée sur son répondeur téléphonique.

Oeuvre new-yorkaise et rafraîchissante, **Mac** est l'un de ces rares films américains qui délaisse Hollywood pour le cinéma, les poseurs pour les acteurs et le factice pour la vie. John Turturro s'engage dans la lignée des grands cinéastes indépendants, refusant le suspense, imposant, tel un véritable Père Courage, un récit brechtien fonctionnant par petits tableaux. Envers et contre tous, à l'image de la volonté de Mac, John Turturro est allé au bout de sa vision comme cinéaste. Fais ce que dois!

Mario Cloutier

MAC — Réal.: John Turturro — Scén.: John Turturro, Brandon Cole — Phot.: Ron Fortunato — Mont.: Michael Berenbaum — Mus.: Richard Termini, Vin Tese — Son: Billy Sarokin — Déc.: Robin Standefer, John Magoun — Cost.: Donna Zakowska — Int.: John Turturro (Niccolo Vitelli, dit Mac), Michael Badalucco (Vico Vitelli), Carl Capotorto (Bruno Vitelli), Katherine Borowitz (Alice Vitelli), Ellen Barkin (Oona Goldfarb), John Amos (Nat), Steven Randazzo (Gus) — Prod.: Nancy Tenenbaum, Brenda Goodman — États-Unis — 1992 — 117 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.

Guilty as Sin

On dit normalement en anglais *Guilty as original sin*. Est-ce un oubli ou une omission volontaire de la part des auteurs de ce thriller fort original? Auraient-ils craint que les gens confondent *originel* avec *original*, d'autant plus que c'est le même vocable en anglais? Ou bien auraient-ils simplement ignoré le sens des mots *péché originel*, qui désignent celui d'Adam et Eve et dont tout être humain serait coupable en naissant? Autant de questions qui resteront sans réponse puisque Hollywood Pictures, une filiale de Walt Disney, n'a publié aucun dossier de presse, ayant même gardé le secret le plus total sur le sujet véritable du film, se contentant de dire que, dans ce long métrage, qui met en vedettes Rebecca De Mornay et Don Johnson, l'héroïne «a enfin rencontré son idéal: il est beau, riche, séduisant; un véritable bourreau des coeurs». Mais cette publicité, aussi racoleuse que fausse, ne dit pas qu'entre l'homme et la femme il n'y aura pas de sexe...

Effectivement il y a dans **Guilty as Sin** une grande économie de moyens. La majeure partie du film se passe dans une cour d'assises. Un Don Juan intrépide, toujours tiré à quatre épingles, dont les techniques de séduction relèvent du ouï-dire et qu'on ne verra jamais au lit, est accusé du meurtre de son épouse. Au départ il nous apparaît comme un être tout à fait imbu de lui-même qui a beaucoup de peine à faire appel aux services d'une brillante et très belle avocate pour qu'elle assure sa défense. Celle-ci refuse d'abord, puis accepte et se rend compte de son erreur; mais il est déjà trop tard pour revenir sur sa décision, le juge l'obligeant à conserver la cause. Peu à peu, on apprend par bribes que le séducteur est en réalité un dangereux psychopathe, un homme très intelligent cependant, qui va réussir à faire de son avocate la complice

malgré elle de ses desseins maléfiques.

Lorsqu'on s'appelle Sidney Lumet et qu'on a déjà 36 ans d'expérience comme réalisateur (**Douze hommes en colères** date de 1957!), la mise en scène devient un art sans épate ni flâta. Il n'y a dans **Guilty as Sin** aucun érotisme tape-à-l'oeil, ce qui est rare aujourd'hui au cinéma. Dirigeant ses acteurs d'une main de fer (Rebecca De Mornay l'a traité publiquement de dictateur!), Lumet réussit même ici à renouveler le thriller psychologique. Grâce à l'excellent scénario signé Larry Cohen, nous assistons à une sorte de partie d'échecs où l'avocate essaie de piéger son client, mais où celui-ci se dégage toujours très adroitement, de sorte que, jusqu'à la scène finale, on ignore qui sera le vainqueur et le vaincu.

Don Johnson, qu'on a pu voir dans **The Hot Spot** autrement qu'en policier floridois, incarne avec brio le rôle de l'assassin, et il semble beaucoup plus à l'aise dans la peau d'un truand que dans celle d'un flic. Rebecca De Mornay, pour sa part, se montre aussi très douée, elle qui jouait la vilaine dans son film précédent, **The Hand That Rocks The Cradle**. C'est d'ailleurs De Mornay qui porte sur ses épaules **Guilty as Sin**, un suspense magnifique, que le grand Alfred Hitchcock lui-même aurait peut-être apprécié. L'héroïne en tout cas ressemble beaucoup à Grace Kelly et la trame musicale est aussi efficace que celle de **Vertigo**.

Pierre Fortin

GUILTY AS SIN (L'Avocat du diable) — Réal.: Sydney Lumet — Scén.: Larry Cohen — Phot.: Andrzej Bartkowiak — Mont.: Evan Lottman — Mus.: Howard Shore — Son: Bruce Carwardine — Déc.: Philip Rosenberg — Cost.: Gary Jones — Int.: Rebecca de Mornay (Jennifer Haines), Don Johnson (David Greenhill), Stephen Lang (Phil Carson), Jack Warken (Moe), Dana Ivey (Juge Tompkins), Ron White (Diangelo), Norma Dell'Agnese (Emily) — Prod.: Martin Ransohoff — États-Unis — 1993 — 104 minutes — Dist.: Hollywood Picture.